
SERMON

SUR LA

MÉDITATION DES VÉRITÉS ÉTERNELLES,

POUR

L'OUVERTURE D'UNE RETRAITE

PENDANT UN JUBILÉ.

Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.

La désolation est universelle, parce que personne ne rentre dans son cœur, pour réfléchir sérieusement. (Jér. XII, 11.)

QUEL est celui, mes chers Frères, qui, jetant un regard sur l'état présent du monde et de la société, n'éprouve un sentiment profond de douleur, et ne soit tenté de répandre des larmes? C'est bien dans ce siècle, que la désolation est à son comble, et que les maux sont, pour ainsi dire, sans bornes. Nous sortons, comme par miracle, du milieu des ruines, et du sein d'un épouvantable chaos. L'ancienne France, et l'ancienne Europe, telles que nous les connais-

sions il y a moins de trente ans, ont été englouties, à nos yeux, dans le vaste abîme de la plus dévorante des révolutions : les mœurs, les lois, la patrie, la civilisation même, tout a été comme submergé sous les eaux de ce nouveau déluge. Tout est à recréer maintenant. Nous voyons les états et les royaumes se recomposer lentement et renaître. Il faut donner des institutions aux peuples, comme à l'époque de leur enfance, et lorsqu'ils sortaient des langes de la barbarie. On cherche les bases renversées et brisées de l'ordre social, pour le reconstruire. On s'efforce de retrouver et de rapprocher les élémens épars du bonheur public, comme on rassemble les débris d'un naufrage. La terre sur laquelle nous marchons, ébranlée par tant de violentes secousses, semble encore trembler sous nos pas; nous la contemplions naguère avec effroi, couverte de cendres et de décombres, abreuvée de sang de nos proches, de nos amis, de nos maîtres, de nos pontifes, des plus vertueux citoyens, n'offrant aux yeux de toutes parts que l'image du deuil et de la dévastation : *Desolatione desolata est omnis terra.*

Mais si l'on nous demande quelle a été la cause d'un si affreux bouleversement, d'une catastrophe dont le souvenir ira effrayer encore les générations les plus reculées, ne faudra-t-il pas avouer que notre irréflexion et notre folie ont produit tous nos malheurs : qu'oubliant le Dieu qui nous a faits, et nous oubliant nous-mêmes, nous avons cessé de connaître le prix et la nécessité de la religion, de sa morale et de ses dogmes ; que des apôtres d'impiété et de mensonge, profitant de notre criminelle insouciance, ont propagé leurs détestables doctrines, et brisé le seul frein qui retenait les passions impétueuses des peuples ; qu'une nation sans culte et sans croyance, a été bientôt une nation sans règle et sans mœurs ; que tous les crimes ont marché à la suite de l'apostasie publique et du sacrilège ; que la majesté des rois de la terre n'a pu être respectée, après

que la majesté divine est devenue un objet de risée et de mépris ; que l'homme n'a plus craint d'égorger son semblable, dès qu'il n'a plus rien reconnu en lui qui l'élevât au-dessus de la bête ; enfin, que le monde a dû être menacé d'une subversion entière, au moment où la crainte du Seigneur, l'immortalité des âmes, la distinction du vice et de la vertu, le devoir et la conscience ont été mis au rang des préjugés et des erreurs ? Qui n'eût cru, mes Frères, que des vérités si frappantes par elles-mêmes, et confirmées par une expérience si récente et si terrible, auraient fait une profonde impression sur nos cœurs, et seraient devenues le sujet de nos méditations les plus sérieuses ? Cependant à peine y pensons-nous. Contens de gémir sur les calamités qui nous affligent, nous ne remontons pas à leur source, pour en chercher le véritable remède. Jamais las de nous plaindre et de murmurer en vain contre les hommes et les évènements, nous ne voulons pas voir, au-dessus de toutes les causes humaines et naturelles, un Dieu irrité qui venge ses droits méconnus, qui châtie notre ingratitude et notre infidélité ; et qui, après nous avoir retirés deux fois, par des prodiges de miséricorde, du gouffre où nous précipitait sa justice, pourrait enfin nous y replonger une dernière fois et sans retour, si nous tardions encore de rentrer en nous-mêmes, et de revenir à lui par un sincère repentir : *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.*

Toutefois, mes Frères, gardez-vous de croire que les fléaux temporels, quelque fâcheux et désolans qu'ils vous paraissent, soient les plus rigoureux châtimens qu'il inflige à ceux qui l'abandonnent ; il en réserve de bien plus redoutables dans les trésors de ses vengeances. O vous, mon cher Auditeur, qui que vous soyez, si vous êtes pécheur, je vous vois menacé d'un danger, auprès duquel tous les maux du temps ne sont rien : des supplices éternels vous attendent, si vous ne changez de vie. Il y a long-temps

que votre conscience vous en avertit en secret, et plus d'une fois vous avez été forcé de sentir l'horreur de votre état ; mais vous mettez toute votre application à vous étourdir, à vous aveugler vous-même ; et vous courez en insensé vers cet effroyable abîme creusé par la colère du Tout-Puissant, pour y tourmenter éternellement ses victimes. Vous êtes au moment d'y tomber peut-être : c'est dans l'espoir de déchirer le bandeau qui vous couvre les yeux, et de vous arrêter au bord du précipice, que je monte dans cette chaire. Vous, et les pécheurs qui vous ressemblent, êtes l'objet de toute la sollicitude, comme de toute la douleur de l'Eglise, votre mère ; elle ne peut se résoudre à vous laisser périr. C'est en votre faveur qu'elle réveille le zèle et la charité de ses ministres, qu'elle leur ordonne d'annoncer les terribles justices et les grandes miséricordes du Seigneur, de déployer devant vous les spectacles de l'éternité, de vous rappeler à votre origine et à vos fins dernières. C'est pour vous offrir les plus puissans moyens de conversion et de salut, qu'elle proclame ces Jubilés, qu'elle ouvre le trésor de ses indulgences, qu'elle ménage ces temps précieux de retraite, c'est-à-dire de recueillement et de méditation sainte. Elle sait bien que ce qui vous perd, c'est la dissipation et l'oubli de vous-mêmes ; que si elle peut vous obliger à rentrer dans votre propre cœur, et à considérer attentivement votre situation et vos périls, vous êtes sauvés. Quel bonheur serait-ce donc pour moi, si je pouvais vous enlever, du moins pendant quelques jours, à ce tourbillon où vous vivez, et vous conduire dans cette solitude intérieure, où la lumière divine brillerait à vos esprits et dissiperait vos funestes illusions ! C'est à ce but que doivent tendre mes efforts : secondez-les, je vous en conjure ; et afin de mieux comprendre ce que nous attendons de vous, dans ce cours d'instructions et de pieux exercices, appliquez-vous à deux vérités importantes

qui vont faire le sujet et le partage de cet entretien préparatoire : la première, que votre besoin le plus pressant et le plus indispensable est de réfléchir sur vos intérêts éternels ; la seconde, que vous n'aurez point d'occasion plus favorable pour y réfléchir utilement, que celle qui s'offre à vous dans cette retraite et pendant ce saint temps du Jubilé.

O mon Dieu, j'entre dans une carrière dont l'étendue effraie ma faiblesse. Soutenez-moi, afin que, par votre grâce, je sois en état de la fournir. Hélas ! qui suis-je, pour remplir un ministère digne de vos prophètes ? Comment oserai-je reprocher au pécheur ses égaremens, moi qui me sens si accablé du souvenir de mes fautes anciennes, et du poids de mes infidélités journalières ? Ah ! si, malgré tant d'indignités, c'est vous qui m'envoyez, Seigneur ; si vous voulez que je ramène dans les sentiers de vos commandemens ceux que leurs passions en ont détournés, et que les impies mêmes se convertissent à ma voix : *Docebo iniquos vias tuas, et impii ad te convertentur* (1) ; daignez, avant tout, me purifier moi-même, effacer toutes mes taches, et guérir les plaies encore sanglantes de mon âme ; c'est alors seulement que je pourrai avec confiance publier la sainteté et la rigueur de vos jugemens : *Libera me de sanguinibus, Deus... ; et exaltabit lingua mea justitiam tuam* (2). — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Il ne peut y avoir parmi mes auditeurs que trois sortes de personnes : celles qui ont perdu la foi, et n'ont plus de chrétien que le nom ; celles qui croient à la religion, mais qui, ne la pratiquant pas, s'en sont fait une vaine théorie et vivent au gré de leurs penchans ; enfin, celles qui croient et pratiquent. Or, je dis que pour ces trois sortes de personnes,

(1) Ps. 1, 15.

(2) Ps. 1, 16.

il n'y a pas de besoin plus pressant, plus indispensable, que de réfléchir sérieusement sur les intérêts de leur âme et sur leur destinée éternelle. En effet, mon Frère, à laquelle de ces trois classes appartenez-vous ? et d'abord êtes-vous incrédule ? Oh ! mes chers auditeurs, à quoi sommes-nous réduits ? Quel outrage on eût fait autrefois à une assemblée chrétienne, si l'on eût supposé qu'elle pût être en partie composée d'impies et d'infidèles ! avec quelle noble indignation et quelle sainte douleur elle se fût levée tout entière, pour repousser un si injurieux soupçon ! comme chacun eût protesté de sa fidélité inviolable à son baptême et à son Dieu ! comme on se fût écrié, tout d'une voix, qu'on était prêt à se laisser arracher la vie, mais non à se laisser enlever jamais le don précieux de la foi et la bienheureuse espérance ! Ah ! dans ces temps de douloureuse et immortelle mémoire, où le paganisme régnait encore, et où les échafauds se dressaient tous les jours pour le supplice des fidèles, l'impiété, la fausse philosophie, la haine du vrai Dieu, étaient partout, hors des lieux où se réunissait le troupeau naissant de Jésus-Christ ; mais elles ne pénétraient point dans ces enceintes sacrées ; on ne voyait autour des autels de l'Agneau, que des adorateurs en esprit et en vérité, que des âmes ferventes et dévouées, qui préféraient la mort à l'apostasie. L'Eglise, environnée au dehors d'idolâtres, d'hérétiques, de contempteurs de sa doctrine, de persécuteurs cruels, jouissait du moins de la paix au dedans, et ne comptait dans son sein que des enfans dociles ; mais aujourd'hui, hélas ! c'est parmi ses propres enfans que se trouvent ses plus dangereux ennemis. Ceux qu'elle a régénérés par le baptême, qu'elle a nourris de son lait le plus pur, qu'elle invite à la participation de tous ses biens, blasphément tout ce qu'elle adore, insultent à ses mystères et à sa croyance, déchirent ses entrailles, et s'efforcent de la couvrir d'opprobres. Vous êtes donc de ce nombre, mon Frère, et vous vous avouez incrédule,

c'est-à-dire que vous rejetez tout en matière de religion, ou, ce qui revient au même, que vous vous êtes fait une religion selon vos caprices, et que par là vous avez entièrement secoué le joug du Maître invisible et tout-puissant de l'univers. Vous ne vous inquiétez pas de savoir, ni s'il a le droit de commander aux hommes, ni s'il leur prescrit le culte qu'ils doivent lui rendre, ni s'il a établi une église sur la terre pour être l'interprète toujours infaillible et toujours vivant de ses volontés, ni s'il vengera un jour le mépris de son autorité et l'infraction de ses lois. Vous n'êtes pas plus curieux d'apprendre pour quoi vous avez reçu l'être, à quel dessein vous y avez été placé en ce monde, et quelle destinée vous attend après la mort. Vous vivez sur tout cela dans une superbe indifférence, et vous vous êtes fait une règle de n'y penser jamais. Mais, au nom de votre raison même, et de cette lumière naturelle, commune à tous les hommes, y a-t-il parti plus téméraire, plus désespéré que celui-là? est-il folie plus étrange que de s'endormir au bord d'un abîme, et de livrer au hasard son bonheur ou son malheur éternel? Vous ne pouvez ignorer qu'il existe une religion aussi ancienne que le monde, qu'elle a son histoire qui remonte à l'origine des choses; ses prophéties dont la date est certaine, dont l'accomplissement est un fait palpable; ses miracles tellement attestés, que tous les argumens de l'incrédulité la plus sophistiquée croulent devant les preuves qui les établissent; sa morale si pure, qu'elle n'a pu descendre que du ciel; ses dogmes si sublimes, que Dieu seul a pu en être l'auteur. Vous savez que cette religion a triomphé de l'idolâtrie, confondu toutes les sectes de philosophes, vaincu toutes les puissances de la terre, subjugué l'univers; que sa conservation, à travers les siècles, est un prodige; que la perpétuité de ses pasteurs en est un autre; que l'uniformité invariable de sa doctrine dans tous les lieux et tous les âges, est une merveille non moins étonnante; que ses

livres ont forcé l'admiration des impies eux-mêmes, par le caractère frappant de divinité qui y est empreint; qu'elle a produit partout des vertus héroïques, et élevé l'homme au-dessus de la nature; qu'elle a civilisé les hordes sauvages, adouci les mœurs des peuples féroces, policé des nations barbares; que des millions d'hommes, dans toutes les parties de la terre en ont scellé la vérité de leur sang; qu'elle a été embrassée et défendue par les plus beaux génies de l'antiquité et des temps modernes; que du vivant de nos aïeux, dans ce grand siècle où la gloire des lettres et des sciences fut portée si loin, où tant d'ouvrages immortels honorèrent l'esprit humain, tout le monde la croyait, parce que le monde en faisait son étude et la connaissait; qu'encore aujourd'hui, ce qu'il y a de plus éclairé, de plus sage, de plus vertueux dans la société, la professe et la révère; qu'on a vu, dans ces dernières années, quelques-uns de ses plus célèbres et plus ardents adversaires, revenir à elle avec éclat, après l'avoir longtemps blasphémée, avouer qu'ils ne l'avaient combattue que par ignorance et par orgueil, et, en s'empressant d'abjurer leurs erreurs, dire à ceux qui s'indignaient de leur retour à la foi: « Nous avons cru, parce que nous avons examiné; examinez à votre tour, et vous croirez comme nous. »

Et c'est cette religion si sainte, si vénérable, si solidement établie, que vous osez rejeter comme une fable, sans avoir daigné vous informer de ses preuves, sans en connaître même les premiers élémens. Insensé que vous êtes! Eh! sur quelle autorité vous fondez-vous donc? quels sont vos garans? Ce sont d'abord ces esprits libertins et frivoles, qui, ne s'étant jamais appliqués à rien de sérieux, amusent l'oisiveté des cercles mondains, par des railleries obscènes, mêlées à des sarcasmes impies. Ce sont ensuite des hommes sans mœurs, et d'une probité même suspecte, à qui vous ne voudriez pas confier vos moindres intérêts, et sur la parole desquels vous risquez votre âme et

votre salut. Ce sont encore des écrivains licenciés, poètes, romanciers, philosophes prétendus, qui, haïssant le christianisme en haine de sa morale, n'ayant point d'autre principe ni d'autre règle que de saper et de renverser toutes les règles et tous les principes, ne rougissent pas de se contredire eux-mêmes à toutes les pages; qui, tour à tour déistes, athées et pyrrhoniens, défendent indifféremment toutes les erreurs contre la vérité, toutes les fausses religions contre la seule qui soit divine; qui prennent sous leur haute protection et les superstitions impures du paganisme, et les dogmes absurdes des bronzes de l'Asie, et les rits sanguinaires de nos anciens druides, et les extravagances des bardes, et jusqu'au fanatisme stupide des sectateurs de Mahomet; qui tolèrent et approuvent tout, excepté le culte et la doctrine de Jésus-Christ; à qui tout est bon, pourvu qu'ils ôtent au peuple la crainte des jugemens de Dieu, et l'espoir des récompenses futures de la vertu. Voilà les maîtres sur la foi desquels vous donnez le démenti à toutes les générations qui vous ont précédé, vous rétractez les promesses de votre baptême, abjurez l'Evangile, et bravez tous les foudres du Ciel. Or, considérez, je vous prie, combien votre situation est affreuse. Si la religion chrétienne, dont la vérité n'est susceptible d'aucun doute pour tout esprit raisonnable et sincère, si cette religion, qui a éclairé et réformé le monde, n'est pas une fable, votre perte est assurée; si l'homme ne finit pas tout entier comme la brute, s'il y a un avenir après la mort, il sera malheureux pour vous; s'il existe un Dieu vengeur de l'impiété, vous serez la victime éternelle de sa justice; s'il y a un enfer, vous en deviendrez la proie. Il faut que toutes les espérances des gens de bien soient vaines, que les maximes sur lesquelles tous les scélérats fondent leur sécurité soient vraies, que les démonstrations les plus évidentes soient des illusions, qu'il n'y ait que hasard, que fatalité aveugle, ou que caprice dans le gouvernement de l'univers, pour que

vous échappiez à des tourmens sans mesure et sans fin. . . Qui donc doit frémir? qui doit s'arrêter avec effroi dans sa course, et réfléchir profondément sur son état, si ce n'est vous? avez-vous un seul moment à perdre? est-ce quand la mort se présentera tout-à-coup, qu'il sera temps d'examiner ce que vous deviez croire? est-ce au milieu des horreurs d'une dernière maladie, que vous aurez le loisir et la liberté d'esprit nécessaires pour étudier une doctrine que vous n'aurez jamais connue? est-ce alors que vos doutes s'éclairciront, que vos préjugés se dissiperont comme par enchantement? que la vérité, enveloppée jusqu'à de tant d'épais nuages, brillera subitement à vos yeux presque éteints, de sa plus pure lumière? que vous passerez en un instant du blasphème à l'adoration, du mépris au respect, de la haine à l'amour, et de l'orgueilleuse audace de l'incrédulité à l'humble simplicité de la foi? Ah! mon sang se glace en le disant; mais je le dis par charité pour vous, et parce qu'il est encore temps de vous sauver. Si vous êtes alors éclairé, ce ne sera peut-être que pour tomber dans un plus horrible désespoir, prononcer en expirant votre propre condamnation, et, comme d'autres impies que j'ai connus, voir, de votre lit de mort, la lueur des flammes où vous allez être précipité. O mon Frère! prévenez cette heure fatale. Entrez dès aujourd'hui en considération de vos seuls intérêts essentiels, et voyez s'il est une affaire plus pressante pour vous, que de fixer solidement votre croyance sur des points qui décideront de votre éternité. Voilà ce que j'avais à dire au chrétien qui a perdu la foi.

Passons maintenant à ceux qui croient à la religion, et qui n'en observent point les préceptes: chrétiens en spéculation, païens dans la pratique, fidèles de bouches, mais corrompus de cœur, et dissolus dans leurs mœurs. Le monde est plein de ces hommes qui font profession de respecter l'Evangile comme un livre divin, d'en adorer l'auteur comme le Fils unique de Dieu, et qui n'ont aucun scrupule

de faire tout ce que l'Évangile défend, sans rien faire de ce qu'il ordonne; qui se nomment enfans de l'Église, et violent audacieusement toutes ses lois: gens dont la vie entière est un tissu des plus étonnantes contradictions. Ils savent que le monde est déjà jugé et condamné; et cependant ils règlent toute leur conduite sur les maximes et les usages de ce monde. Ils vous diront que la voie étroite mène au ciel, et que la multitude se perd; et en même temps ils marchent avec sécurité dans la voie large, et s'applaudissent de vivre comme la foule. Ils connaissent le précepte d'arracher l'œil, de retrancher le bras qui scandalise; et ils se plaisent au milieu des scandales et des occasions du péché. Ils entendent l'Apôtre leur recommander de fuir jusqu'à l'ombre et à l'apparence du mal: *Ab omni specie malâ abstinete vos* (1); et ils s'indignent si l'on blâme les danses lascives, les parures immodestes, les spectacles impurs, les assemblées les plus profanes, les lectures les plus dangereuses, les conversations les plus libres, les commerces les plus suspects. Ils avouent que l'ambition, l'orgueil, la vengeance, l'avarice, la volupté sont des vices que leur religion condamne; et toutefois ils sacrifieront leur conscience à la soif des honneurs, ils immoleront tout à leur orgueil, ils deviendront homicides plutôt que de dissimuler une injure, ils seront idolâtres des richesses, ils se plongeront dans les plus honteuses voluptés. Ils n'ignorent pas quels sont les mets défendus, et néanmoins leur table est toujours couverte. Ils entendent fulminer l'anathème contre ceux qui ne rempliront pas le devoir pascal, et jamais on ne les voit approcher de l'autel. Ils connaissent le Jour du Seigneur, et ne le distinguent en rien des autres jours. Ils déplorent avec une éloquence pathétique les maux que l'irréligion a causés, les mœurs du peuple perverties, la probité presque exilée de la terre, les crimes les plus monstrueux multipliés au point de ne plus exciter la surprise,

(1) I. Thess. v, 22.

tous les liens relâchés ou rompus, l'ordre et la subordination devenus comme impossibles dans tous les rangs de la société; sur tout cela ils parlent comme nous, et ils ajoutent, que c'en est fait de la patrie, que tout va retomber dans le chaos, si l'on ne ramène le peuple au culte de ses pères, si l'on ne lui apprend à respecter ses pasteurs, si l'on ne rétablit un frein plus puissant que les lois humaines. Rien de mieux que ce langage; mais informez-vous de leurs actions: ils paraissent rarement dans les temples, ils y ont un maintien peu décent, ils n'honorent point les prêtres de Jésus-Christ, ils donnent à leurs enfans, à leurs serviteurs, aux habitans de leurs terres, l'exemple de la plus mortelle indifférence pour les pratiques religieuses, de l'omission habituelle des devoirs les plus sacrés. S'ils sont ennemis de l'incrédulité systématique, dont ils ont vu de si funestes effets, ils ne le sont guère moins de la piété sincère et de la véritable vertu chrétienne. Ils ne veulent que d'une certaine religion mondaine et de pure bienséance, qui consiste à croire les mystères de la foi, à admirer la morale évangélique, et du reste à vivre comme s'il n'y avait ni foi ni Évangile. Que dire à cette sorte de personnes, sinon que leur crime égale leur inconséquence, et qu'elles font presque plus d'outrage à Dieu que les incrédules eux-mêmes? car ceux-ci du moins, en lui désobéissant, feignent de ne pas croire qu'il ait parlé. Mais convenir que c'est lui qui commande, et ne tenir aucun compte de ses divines ordonnances, n'est-ce pas le dernier excès du mépris et de l'insulte? O vous donc qui vous reconnaissez à ces traits, venez dans cette retraite, apprendre à trembler sur l'état de votre âme; venez examiner, en présence de votre juge, quelle peut être pour vous l'utilité d'une religion spéculative et vaine, qui ne vous garantira pas de sa colère, comme elle ne vous défend pas contre vos passions; d'une religion avec laquelle vous vous damnez, et des milliers d'autres se sont damnés avant vous. Eh quoi! le culte du Maître suprême

de l'univers et le service qui lui est dû, ne consistera-t-il qu'en un langage de convention et en de simples cérémonies? Ne veut-il pas qu'on lui obéisse, qu'on le craigne, qu'on l'aime, qu'on soit jaloux de sa gloire? Que lui importent quelques stériles hommages de votre bouche, si votre cœur est toujours loin de lui, et que votre vie entière l'offense? Ah! quand vous ne violeriez qu'un seul point de sa loi, c'en serait assez, d'après sa parole même, pour vous perdre. Quand vous ne paraîtriez à son tribunal qu'avec la tache d'un seul péché mortel, votre réprobation en serait la peine. Que penser donc de cette multitude innombrable de prévarications, qui forment, pour ainsi dire, tout le tissu de vos jours et de vos années? N'est-il pas temps enfin de porter quelque remède à de si grands maux, de pourvoir à un danger si pressant, et de prendre des mesures contre un malheur éternel? Voilà pour vous une matière abondante des plus sérieuses réflexions. Je vous laisse pour m'adresser à ceux qui, plus conséquens, joignent la pratique à la croyance.

Que nous serions heureux, si tous ceux que nous comprenons dans cette dernière classe étaient entièrement fidèles et affranchis du joug de leurs passions! Mais, hélas! il en est qui, avec un désir sincère d'être à Jésus-Christ, sont encore bien faibles dans la vertu; qui s'exposent encore aux occasions, et y succombent; qui passent leur vie dans de tristes alternatives de pénitence et de rechutes, renouvelant sans cesse des résolutions sans cesse violées, et pleurant, avec toutes les apparences d'une contrition véritable, des fautes graves devant Dieu, où des penchans trop vifs et trop peu mortifiés les entraînent toujours. Oh! que ces âmes ont un pénible combat à soutenir! qu'elles ont besoin de réfléchir plus sérieusement qu'elles n'ont fait jusqu'ici sur leur misère, et de mieux se pénétrer des sentimens de la foi, pour se fortifier ainsi contre une nature rebelle, rompre les chaînes si pesantes de la mauvaise

habitude, et se soustraire au terrible danger de péror éternellement avec leurs bons desirs, et leurs projets trop peu efficaces de sanctification. C'est surtout pour des hommes faibles et de bonne volonté que la retraite peut être un moyen décisif de salut. Enfin, il est parmi nous des justes qui paraissent affermis dans le bien, et que je ne dois pas oublier ici.

Ecoutez-nous donc, à votre tour, ô vous la portion la plus chérie du troupeau, âmes pieuses qui faites la consolation de l'Eglise, et qui, nous l'espérons, serez un jour notre couronne! Vous dirons-nous que, puisque vous avez embrassé le parti de la vertu, vous n'avez plus besoin de rentrer profondément en vous-mêmes, et de méditer, avec une salutaire crainte, les jugemens du Seigneur? Ah! les Saints eux-mêmes n'ont-ils pas opéré leur salut avec tremblement? Est-il un état, un degré de perfection sur la terre, où l'on trouve une entière sécurité? Tant que nous serons environnés de la corruption et de l'infirmité de la chair, n'aurons-nous pas toujours à nous défier de nous-mêmes? ne serons-nous pas exposés sans cesse à être surpris par les ruses du tentateur, entraînés par la séduction du monde, trompés par les artifices de l'amour-propre, renversés par la violence de nos passions? N'est-ce pas à ses plus fidèles disciples, que Jésus-Christ disait: « Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation? » N'est-ce pas à de fervens chrétiens, que l'Apôtre écrivait: « Que celui qui est debout, craigne de tomber? » N'est-ce pas le saint roi David, cet homme selon le cœur de Dieu, qui, pour marcher avec sûreté, observait toutes ses voies, tenait continuellement son âme entre ses mains, avait les yeux toujours fixés sur les leçons et les divins préceptes de la loi? qui se retirait souvent à l'écart, et veillait comme le passereau solitaire, ou comme l'oiseau des nuits, gémissant et soupirant en la présence du Seigneur, pour attirer sur lui les regards de sa miséricorde? La piété trop confiante, qui croit pouvoir se